

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 44

Artikel: Chants populaires : le Ranz des vaches
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183910>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Chants populaires.

LE RANZ DES VACHES.

Les chants populaires nous initient à la vie des peuples et contiennent souvent toute leur histoire. Ils caractérisent et peignent tour à tour leurs aspirations politiques, leurs mœurs, leurs usages, leurs traditions, leurs croyances, et donnent la note assez juste de leur degré de civilisation et d'indépendance. Le sujet est donc intéressant, et nous désirerions vivement pouvoir donner à nos lecteurs quelques échantillons des chants populaires les plus en vogue, les plus renommés, soit en Suisse, soit dans les pays qui nous entourent.

Les chants populaires doivent se diviser en deux classes : les *chants nationaux* et *patriotiques* et les chants essentiellement *populaires*, c'est-à-dire, nés dans le peuple, enfantés par lui. La ronde de fiançailles ou de noces, la douce et monotone berceuse que la mère fredonne pour endormir son enfant, la chanson de table, de chasse ou de profession, etc., etc., se rangent dans cette dernière catégorie. La différence est, du reste, facile à saisir. Le chant populaire proprement dit est souvent une production locale, fruit d'un terroir particulier, surgie du sol à un moment donné, et qu'on ne peut transporter ailleurs sans lui faire perdre une grande partie de sa saveur et de son originalité. Tel est, en général, le caractère de ces productions, quoique parfois aussi le chant populaire soit commun à toute une nation, à tout un pays.

Les *chants nationaux* ou *patriotiques* sont d'une nature plus élevée ; ils ne sont pas un simple jeu de l'imagination ; ils ont été composés sous le coup d'une émotion violente, générale, et ne pouvaient être produits que par des esprits cultivés. Populaires par droit de conquête et non par droit de naissance, ils ont forcé l'admiration de la foule, excité son enthousiasme par la mâle énergie de leur forme ou le sentiment universel qu'ils expriment.

Chaque pays a ainsi son chant particulier, qui résume les aspirations les plus nobles et les plus élevées de la nation : l'amour de la patrie, du sol et de la liberté. Enfanté à la veille d'un grand danger ou au lendemain d'une secousse politique ou sociale, le *chant patriotique* a pour mission de crier aux armes, d'ébranler la patrie en lui faisant con-

naître le danger qu'elle court, d'animer les soldats et de doubler leur force sur le champ de bataille. En Angleterre, ce chant est le *God save the queen*, en Pologne l'*Ode à Kosciusko* ; en Hongrie, la célèbre *Marche de Rókotzky* ; en Allemagne, le chant non moins célèbre de Kærer et de Weber, et l'*Hymne national autrichien* de Haydn ; en Belgique, le fameux *chant de la Brabançonne* ; en France, la *Marseillaise* ; en Suisse, le *Rufst du mein Vaterland*, etc., etc.

Nous débiterons dans cette étude, bien imparfaite sans doute, par ce qui nous touche de plus près, par le *Ranz des vaches*, qui n'est point un chant national, puisqu'il n'est pas unique en Suisse ; car on en compte plusieurs avec des paroles et des airs différents. Les *ranz* sont des airs pastoraux, des mélodies populaires que les bergers chantent en faisant paître leurs troupeaux ou en les ramenant au chalet.

Les plus célèbres *ranz des vaches* sont ceux d'*Appenzell*, du *Simmenthal* et de la *Gruyère*.

Ranz des vaches d'Appenzell.

Voici donc le soir :
Je vais la revoir ! (*bis*)
Mes vaches chéries
Quittons les prairies :
On m'attend déjà ! (*bis*)

Ah ! ah ! fais sonner ta clochette
Mon gentil troupeau (*bis*)
Afin que Jeannette
M'entende plus tôt !

Mais de ce rocher,
Qui vois-je approcher ? (*bis*)
Etranger, sans doute,
Tu cherches ta route ?
Jean te conduira ! (*bis*)

Ah ! ah ! fais sonner, etc.

L'étranger.

Voudrais-tu berger
De destin changer ? (*bis*)
Si tu veux me suivre,
Gaiement tu peux vivre.

Le berger.

Moi, quitter cela ! (*bis*)
Ah ! ah ! fais sonner, etc.

Le berger.

Vois donc ce beau ciel,
Le ciel d'Appenzell ! (*bis*)

Là, c'est ma patrie !
Là ma douce amie,
Souvent me chanta (*bis*)
Ah ! ah ! fais sonner, etc.

—
L'étranger.

Tu peux au retour,
T'enrichir un jour (*bis*)
Tiens voici d'avance
Cent écus de France !

—
Le berger.

Eh ! quoi ! les voilà !
Ah ! ah !
Notre fortune est faite (*ter*)
Quittons le hameau (*bis*)
Adieu ma Jeannette !
Adieu mon troupeau
Ah ! ah ! fais sonner, etc.

—
Partons, mais quel bruit,
Dont mon cœur frémit !
J'entends leur clochette,
Dont le son répète
Tu nous fuis, ingrat,
Ah ! ah ! fais sonner, etc.

—
Tiens, reprends ta richesse !
Je reste au hameau.
Avec ma maîtresse,
Avec mon troupeau,
Je reste, reste, reste !
Ah ! ah ! fais sonner, etc.

Ranz des vaches du Simmenthal.

La gaité naît dans les chalets ;
Les montagnards vivent en paix.

Allons fillettes,
Il est temps,
Aux champs

De mener les troupeaux
Sur les coteaux ;
On entend encor

Les jeunes garçons qui sonnent du cor.
Et qui chantent leurs amourettes.

O Simmenthal ! tes sommets, tes vallons,
O Simmenthal, sont les plus beaux des monts !

Le ranz des vaches de Gruyère.

Celui-ci se chante dans les Alpes occidentales des cantons de Fribourg et de Vaud. Les paroles paraissent originaires de la Gruyère ; il est du moins probable que les *armaillis* des Colombettes, alpage situé à l'extrémité nord de la chaîne du Moléson, les ont eux-mêmes composées, réunis le soir autour du large foyer du chalet. C'est à ce chant qu'est attaché l'air célèbre que Viotti prenait tant de plaisir à jouer dans toute sa simplicité et qui fait encore l'admiration de tous les virtuoses. Cet air, qui appartient à la Suisse française, est fort ancien, car on l'imprimait à Bâle en 1710, dans une dissertation sur la nostalgie (mal du pays). Les paroles sont plus modernes, et laissent évidemment apercevoir dans leur refrain une imitation, ou du moins un ressouvenir des KUHREIHEN, ranz des vaches de la Suisse allemande. « Mais il n'en demeure pas moins, dit M. L. Favrat, que le ranz des Colombettes a son caractère propre et qu'il diffère foncièrement des

KUHREIHEN du reste de la Suisse. Ceux-ci, en effet, ont plus de bonhomie et de naïveté, outre cette fleur de poésie et de sentiment qui va si bien à la poésie allemande ; le nôtre, au contraire, a toute la malice d'un fabliau, et l'on sent dès l'abord qu'il est d'inspiration gauloise ».

Ce petit drame pastoral est de plus simples. Des vachers de Gruyère qui conduisent un grand troupeau sur la haute montagne sont arrêtés tout court dans leur route par des fondrières et des torrents. Le berger en chef députe un de ses aides au curé de la paroisse, pour lui demander le secours de ses prières, qu'il obtient sous condition qu'il donnera à l'ecclésiastique un bon petit fromage (motetta). Le député retourne ensuite vers son maître ; les vaches traversent le mauvais pas sans difficulté, et la bénédiction du curé a une telle efficacité, qu'arrivé au chalet, la chaudière se trouve pleine, avant d'avoir trait la moitié du troupeau.

Les vachers des Colombettes
De bon matin se sont levés
Vaches ! vaches ! pour vous traire,
Venez toutes
Blanches, noires
Rouges et étoilées
Jeunes et autres
Sous un chêne
Où je vous traie,
Sous un tremble
Où je tranche (le lait).

Vaches ! vaches ! pour vous traire.

Quand sont venus aux basses eaux
Nullement ils n'ont pu passer.
Vaches ! vaches ! etc.

Pauvre Pierre, que faisons-nous ici ?
Nous ne sommes pas mal embourbés.
Vaches ! vaches ! etc.

Il te faut aller frapper à la porte
A la porte du curé.
Vaches ! vaches ! etc.

« Ce n'est point, dit Bridel, sur un théâtre d'opéra ou dans un salon de concert qu'il faut entendre le *Ranz des vaches* ; il doit être entendu dans les lieux mêmes pour lesquels il fut fait, au milieu des rochers des Alpes, sur la porte d'un chalet de Gruyère, au bord des lacs de Bretaye ou de Lioson, entouré d'un troupeau qui l'anime et qui le suit ; il lui faut les accompagnements de la nature, le fracas d'un torrent ou le bruissement des sapins agités, la voix de l'écho qui le répète et le prolonge, les beuglements des vaches qui y répondent, le carillon de leurs cloches qui y jettent au hasard des sons à intervalles inégaux. Il est du plus grand effet dans les hautes solitudes et semble tirer des paysages alpestres quelque chose de solennel et de mystérieux.

» Dans ma première jeunesse, étant au fond du vallon pastoral des *Plans*, ajoute l'auteur du *Conservateur suisse*, sur la route d'Anzeindaz (cercle de Bex), je l'entendis, exécuté par deux hautbois, au milieu d'une nuit orageuse et du bruit des airs agités ; je manque de termes pour rendre les émotions mélancoliques que cet air excita dans tout mon être, et à quarante ans de distance il retentit encore dans mon cœur. »

Il n'est donc point étonnant que s'il est absent de sa patrie, le Suisse ne puisse entendre ce chant sans verser des larmes, sans être oppressé par le souvenir de sa terre natale et par le besoin d'y retourner. Quelque fois, la vivacité de ses regrets le fait tomber de la nostalgie; il se meurt de ce qu'il appelle le *mal du pays* et ne trouve d'autre remède à son état que de regagner ses foyers. Aussi l'on assure que cet air avait une telle influence sur les soldats au service étranger, et notamment sur les recrues arrivées depuis peu au régiment que les officiers, craignant des désertions, furent obligés de défendre sévèrement de chanter, de jouer, même de siffler cette chanson des Alpes.

Nous n'avons pu jusqu'ici nous procurer des renseignements bien précis sur notre chant national, le *Rufst du mein Vaterland*. Nous serons très reconnaissant à ceux de nos lecteurs qui pourraient nous donner quelques détails sur son origine, et les circonstances qui s'y rattachent.

D'autres part, tous les renseignements qu'on voudra bien nous donner sur les chants populaires et nationaux des divers pays, seront les bienvenus.

L. M.

On moo qu'a baillè bin dè la couson.

Po vo bin derè la vretà, lo vilho Piqueneau étai 'na pegnetta qu'arai práo bailli à s'n'éga pé lo perte dáo bondon.

On dzo que batolhivè avoué sa Janette, lái dese : « Mè seimblé que noutrè néváo vollion renicliá pe hiaut què lo naz ; ye dépeinson on diablo et demi et y'é bin pouáire que medzéyon mé dè toma què dè pan. Vu bin frémá que quand n'arein veri lé ge, vont férè dái folérá perquie, du que l'est leu que dusson avái noutron bin, et sont dein lo ka, rein què po sè bragá, dè ferè coumeint lè valets à Abran, qu'ont fé férè onna bière ein nohi, que cein étai bin onna foutaise. Portant mé fá maubin dè peinsá que clliáo lurons sont capáblo dè preindrè on eimbottá dè dzaunets dein noutron bureau po férè lè noutrés et y'é ruminá que Marque, lo menusié, que mé dái cauquiés tracasséri, lè porrái dza férè ora ; on sará po sú cein que cein cotè et Marque ne váo pas oúzá férè lo Juí avoué mé et sará adé atant d'espargni et pi on sará áo set ; qu'ein dis-tou, Nanet ? »

La Janette qu'étái adé d'acoo, lái dit : bin ste váo, noutron maítrè !

L'est bon. Lo Marque fe lè dou gardabits ein sápin que ne cotíron quásu rein, vu que lo vilho avái fournái dái vilhès folhiés que l'avái derrái la máison, et lo menusié lè z'apportá tsi Piqueneau que lè reduise áo páilo derrái.

Vo sédè bin que l'est qu'on páilo derrái : l'est on réduit. Quand l'est qu'on va tsi Piqueneau, on eítré tot drái du que devánt à la cousena, et dù l'hotò, ia onna porta que va áo páilo devánt, iò sè tráovè lo trossé à la Nanet et lo baromètrè ; et on outra porta que va áo páilo derrái iò metton totè sortès dè bregandéri : lo vilho fusi à Piqueneau, avoué son chacot pliein dè pliotons dè fi, sa giberna, son sa et tot lo

bataellian ; et pi lái a onco lo brego, lè guindès avoué l'étrejáo, la reta, lè z'étsevettès ; lo lindzo po la buía, la farna, la coblia dè grelots, la balla écourdjá et lo coussin dáo petit tsai, la toupena dè búro et de grécemolla, lo fai à brecès, dái peres, dái pommès, dáo má, dáo quirche, eksétra, eksétra, et tot pliein d'afférés.

L'est don quie iò mettiron clliáo biérés.

On part dè teímps aprés, Piqueneau étai z'u sécáorè dái bliessons et l'eín ramassá cinq lottá et on croubelion que mená áo for po férè dái chetserons et quand furon bin adrái ressuvi, lè z'eímporá áo páilo derrái et sè peinsá tot d'on coup : « m'eínlève se mé tsappérai pas dè lè mettrè dein clliáo biérés » !... Et lè mette.

Ne fasái rein tsaud quand Piqueneau grulá sè bliessenái et tot parái traise sa veste ; má coumeint n'avái pas met son gilet à mandze paceque sa fenna dévessái lo retacouná áo cáodo iò iavái on pertuset, ye pre fraí, et fut tot retreint ein aprés. N'avái rein d'acquouet et ma fá la pourra dzein trainá, toussá, ranquemellá, tant quie que lo socllio manquá et tot fut de ; la fin dái fins arrevá et faille coumandá lè pareints po l'eínterrémeint.

Faillu vouedí onna bière, et quand fut dedein, on la remette áo páilo derrái po cein qu'on fasái eítrá lè pareints à cé dè devánt, et quand l'uron bu 'ga gotta, medzi cauquiés navettès et que lo menistré eut predzi on n'ami, lè porteu vont preindrè la bière, quásu à novion ; vu que lè contréveints étont à máiti clliòu, et parton áo cemetiro avoué tot lo convoi. Aprés on fe on grand repé tsi la véva et tsacon s'eín retorná.

Dou dzo aprés, la Nanet dit à son néváo Jules que lái tagnái lè pí áo tsaud : « Va t'eín vái vairè se clliáo bliessons que sont dein l'autra bière ne cheinton rein lo mouzi ; te lè remouéré on bocon et te laissère áovai ! » Lo Jules va, má à l'avi que l'ávère lo certieut... « Hai ! te possíblo ! áo séco ! » que boeilà. Cháoté su lo péclliet dè la porta, tracé frou, s'eínbommé à la cousena contrè sa tanta qu'attusivè lo fú et s'étai lè quatre fai ein l'ai. La Janette que rebatávè assebin perque bas fe tot épouáiriá et lái dit : qu'as-tou ? L'autro que grulávè tot coumeint la quíua d'n'a tchivra se reláivè et s'arrété portant et repond : l'oncllio est revenu ! La tanta sè démaufiá dè suite dè cein qu'étái arrevá et lái dese : n'ausse pas pouáire ; sè saront trompá ; l'ont binsu eínterrá lè bliessons et l'ont laissi t'n'oncllio....

L'est bin dinsé que cein étai z'u et vo lasso à peinsá dein quinna couson clliáo dzeins sè trovíron. Faille recoumandá lè pareints, rederè ôquie áo menistré et remettre couáire on bouli. Lè pareints dáo défrou furon tot épouáiri. « On revegneint ! se sè desont, on revegneint ! et c'est lo cousin ! Diabe lo pas qu'on lái retorné » et on eut bin dáo mau po lè décidá. Má lo pe bio dè l'afféré c'est que Pétabosson ne volie pas rebailli onna permechon po reinterrá Piqueneau. « Ne sein dza pas tráo páyí po l'ovradzo que ia, se desái, et se lè dzeins sè vollion onco férè eínterrá dou iádzo, cein páo pas allá. Tant pis po